

TERRE D'YLLONIDE

I
LE ROYAUME D'YGDREN

CÉCILE VION

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Tous droits réservés – Cécile Vion - 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN 978-2-9585489-4-0

Dépôt légal juin 2024

Première édition 2021

De la même auteure

Chroniques de la Terre d'Yllonide

- I Le royaume d'Ygdren
- II La guerre des royaumes
- III L'ascension du phénix
- IV La terre des origines

La voie de la meute

Planète hostile

*À Rudolph, pour ses encouragements,
Aux Treize Gardiennes, pour leur inspiration,
Au Cercle, sans lequel rien n'aurait été possible.*

*La vie, sous toutes ses formes, doit être vénérée.
La mort fait partie du cycle de la vie, elle permet le renouveau.
La non-vie est l'absence de vie, la fin définitive de toute forme d'existence.*

*Ordre d'Iphysis
Livre Secret*

Il existe trois types de formes-vie dans le royaume d'Ygdren :

Les vies-simple, sans conscience ou possédant une conscience collective limitée. Elles n'existent que dans les règnes minéral et végétal.

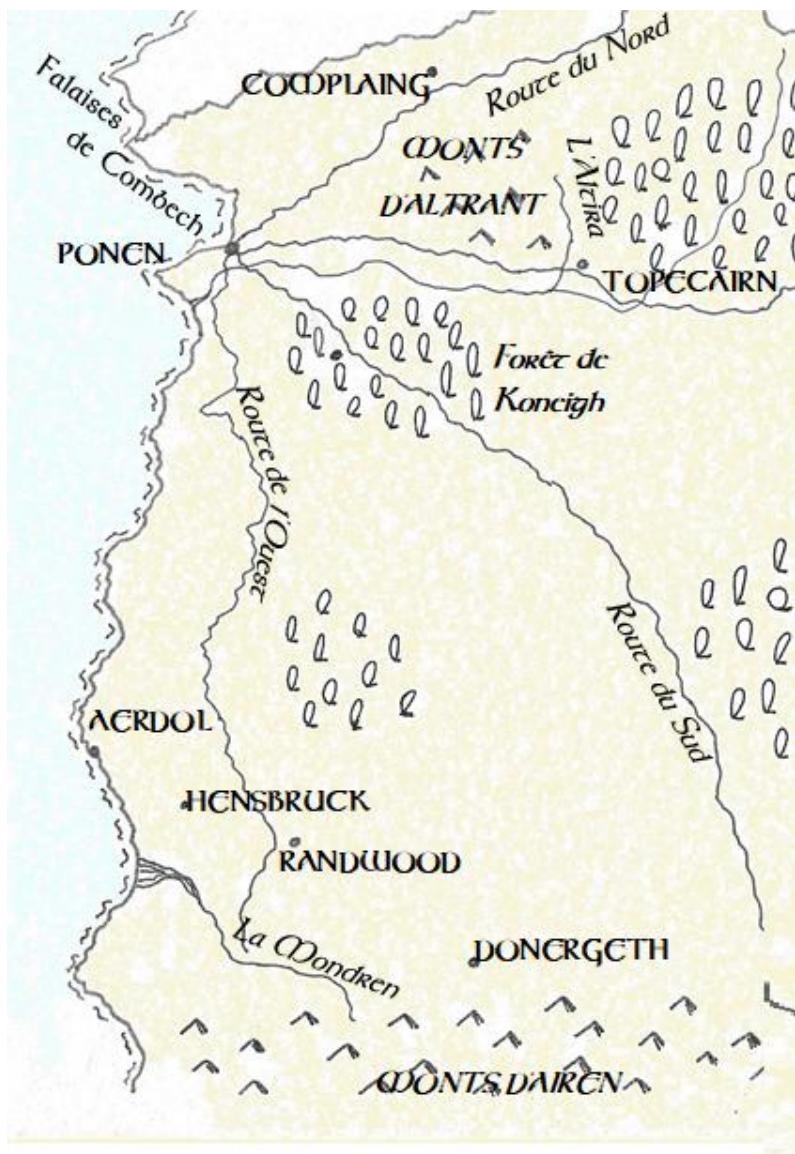
Les êtres-vie regroupent toutes les créatures conscientes. Les vies-lumière sont des créatures supra-conscientes. On les retrouve toutes deux dans les règnes minéral, végétal, animal et humain.

Les vies-lumière sont rares dans le monde physique. La reine d'Ygdren est porteuse d'une vie-lumière.

Des légendes courent sur d'autres types de formes-vie ayant existé durant l'âge des lumières, le premier âge du royaume.

Les porteurs de lignées de sangs sont les descendants de ces êtres mythiques.

An 1301 de l'âge souverain, la reine Agra, douzième reine du royaume d'Ygdren veille sur la sécurité et la prospérité de son peuple.







EPONERA

1

LA CHUTE

La vie est mouvement. Rien n'est figé, rien n'est permanent. Tout ce qui fait notre vie, que cela soit confortable ou non, peut cesser, d'un instant à l'autre.

*Ordre d'Iphysis
Livre Premier*



ELLE s'était mise en chemin à l'aube. Bien qu'assez éloignée des centres de vie du royaume, elle savait par la forêt que la reine initiait aujourd'hui le processus de sa succession. Elle choisirait la vie-simple dans laquelle elle allait déposer la source de son pouvoir, sa vie-lumière, attendant que cette vie-lumière détermine quel être-vie allait devenir la nouvelle reine.

Un nouveau cycle. C'était une chance d'assister de son vivant à une succession. La vie des reines était bien plus longue qu'une vie de simple humain...

Elle-même marchait aussi vers la fin d'un cycle de son existence et le début du suivant. Après cinq années d'errance, elle rentrait au temple. Le temple était sa maison, le lieu où elle avait grandi, acquis son savoir, trouvé sa mission de vie. C'était aussi le lieu de toutes ses attaches, de tous ses liens affectifs. C'était, enfin et surtout, un lieu fixe, immobile, une sécurité, un toit au-dessus de la tête toutes les nuits, de vrais repas, et des sœurs, de nombreuses sœurs avec lesquelles exprimer son ressenti. Les sœurs comprenaient toujours, car toutes partageaient la même mission de vie, la même expérience et ressentaient ce décalage, cette non-appartenance au courant des humains ordinaires.

Durant le temps d'errance, chaque sœur parcourait le royaume d'Ygdren, vivait parmi les humains dans les villes et les villages, ou avec les êtres-vie, en pleine nature. Chacune d'entre elles donnait, soignait, aidait, partageait, mais ne s'intégrait jamais vraiment à une communauté, ne se liait jamais tout à fait, et se remettait tôt ou tard en chemin. Parfois, un homme se proposait pour partager une nuit et donner un peu de chaleur. Des instants rares qui rattachaient au courant ordinaire de la vie. Le respect qu'inspiraient les sœurs maintenait les autres à distance. Et

les sœurs, plongées dans leur quête spirituelle, vivaient détachées de l'agitation quotidienne.

Les humains étaient animés par beaucoup de désirs, souvent difficilement compréhensibles pour la sœur. Avec les êtres-vie de la nature, les relations étaient plus aisées ; eux étaient animés par le désir de vie, comme les sœurs. Elles, cherchaient toutes à atteindre la quintessence de leur être. Simple !

À son retour au temple, elle prononcerait les paroles sacrées qui ouvrirait le rituel et feraien d'elle une prétresse d'Iphysis. Une vie de prières, entourée de ses sœurs, à initier les novices et les préparer à leur errance. Ou peut-être pas ; la vie hors du temple, sans attache, sans lieu à investir, était une vie de liberté. Elle se contentait d'aller là où ses pas la menaient, d'agir selon son cœur, de donner ce qu'elle avait, et le seul espace dont elle devait s'occuper était son temple intérieur. La contrepartie à toute cette liberté était ce discret fond de solitude qui parfois venait se rappeler à sa conscience.

Ses pas l'avaient menée à travers tout le royaume, dans les petits bourgs et les villages isolés, les forêts, les plaines, les rivières, les montagnes. Suivant son cœur et les préceptes de son ordre, elle avait apporté du bien-être à toutes les formes-vie qui s'étaient présentées sur son chemin et avaient formulé la volonté d'être aidées.

Devenir prétresse, cela signifiait agir à partir d'un lieu, un temple en général et laisser les êtres-vie venir à soi.

Partout où elle se rendait, elle était simplement une sœur d'Iphysis, un élément insignifiant d'un rouage imposant. En rejoignant le temple, elle reprendrait son nom, sinon, comment identifier une sœur parmi tant d'autres ? Répondre à nouveau à son patronyme, réaffirmer son individualité au milieu de la communauté... Et abandonner l'anonymat de l'errance... La fin d'un cycle, le début d'un

autre... Était-elle prête à se donner à la communauté ou désirait-elle disposer de davantage de temps pour explorer sa solitude et sa liberté ?

Le temple se situait à trois jours de marche encore. Trois jours pour déterminer la forme que prendrait son chemin de vie.

Dans la forêt de Bren où elle se trouvait, la végétation était dense et le soleil peinait à caresser la terre. Comme à son habitude, elle avait choisi de marcher avec la forêt et non sur le sentier où piétons, cavaliers, chariots de marchandises généraient un brouhaha permanent. Sur son chemin à elle, oiseaux, lézards, petits rongeurs et parfois chevreuils l'accompagnaient de leur présence ou de leurs chants. Cet environnement permettait davantage l'introspection et limitait également les rencontres indésirables : les maraudeurs préféraient concentrer leur action sur des lieux de passage plus fréquentés.

Les arbres-vie appréciaient sa compagnie et lui communiquaient des vibrations positives. Elle-même se sentait comme toujours quand elle évoluait en forêt, extraordinairement sereine. *La paix intérieure n'a pas de prix et ne peut être expliquée à quelqu'un qui ne l'a jamais expérimentée.*

Elle ressentit le changement d'énergie des arbres-vie avant même que ses sens ne perçoivent l'agitation autour d'elle : les cris, les altérations de la lumière, le vent dans les feuilles, la fébrilité des formes-vie autour d'elle...

Elle leva la tête ; les aigles emplissaient le ciel et leurs battements d'ailes brassaient l'air. Deux forces semblaient s'opposer et elle en comprit aussitôt le sens. Un combat se déroulait dans les airs.

L'armée ! L'Aimanda, les aigliers de la reine, ils se battent ! Contre qui ? Des Boghers ! Que font-ils si loin à l'intérieur de nos terres ? Sommes-nous envahis ?

Encore des cris ! De douleur cette fois. Et le bruit de la chute de corps tombant de leurs montures ailées et s'écrasant dans la forêt. D'une telle hauteur ! Ygdrenes comme Boghers n'avaient aucune chance d'y survivre.

Elle se blottit contre le tronc d'un arbre-vie en quête d'un abri, ferma les yeux et se boucha les oreilles, ne souhaitant plus entendre les hurlements des combattants se rapprocher d'elle et s'arrêter net, lorsque leurs corps heurtaient le sol. L'arbre-vie lui relayait les évènements ; à travers sa vision, elle vivait et ressentait la mort de ces hommes comme il les percevait : des masses brillantes dont la lumière s'éteignait en s'écrasant sur la terre. Les lumières des Ygdrenes et des Boghers étaient assez semblables par leur intensité mais leurs teintes différaient légèrement. Elle finit par les différencier : la lumière des Ygdrenes était plus chaude, un peu jaune, celle des Boghers plus froide, tirant sur le bleu, celle des aigles, beaucoup plus diffuse, d'un orange éclatant. Les lumières bleues dominaient les jaunes dans le ciel mais elles s'éteignaient plus vite. L'Aimanda était une force d'élite.

L'arbre-vie attira son attention sur une lumière d'une intensité et d'une blancheur insoutenables.

La reine ! Elle est sortie du palais aujourd'hui pour préparer la passation ! Que se passe-t-il ? Comment les Boghers l'ont-ils su ?

Elle était en mauvaise posture, encerclée par les lumières bleues, protégée par les lumières jaunes, mais aucune échappatoire pour le moment : les agresseurs étaient encore trop nombreux.

Des bruits d'épées venaient de l'est de sa position dans la forêt. Certains combattants s'étaient regroupés au sol et continuaient la lutte. Tellement de lumières bleues ! Elle se remit en marche et se dirigea discrètement vers la zone de combat.

Tandis qu'elle se rapprochait, les bruits de bataille diminuaient. Le nombre de guerriers en état de se battre

devait décroître. Que ferait-elle si l'Aimanda était défaite et ne restaient debout que des Boghers ? Se jetterait-elle dans la bataille ? Que pouvait-elle accomplir de plus que l'armée ? Elle vérifia furtivement la présence des deux poignards attachés à ses cuisses et sa capacité à s'en saisir rapidement.

Soudainement, une grande tristesse envahit son cœur. Intuitivement, elle devina que ce sentiment ne lui appartenait pas mais lui était transmis par tous les êtres-vie de la forêt. Et là, elle la découvrit. La reine, morte, à quelques pas d'elle, serrant dans ses bras la vie-simple qu'elle avait choisie. Elle s'approcha et se pencha vers elle, prête à la secourir, mais la forêt savait : la reine était bel et bien partie. La vie-simple, en revanche, brûlait du feu de sa vie-lumière. Il s'agissait d'une pierre blanche, granuleuse, de la taille d'un pamplemousse. Une vie-simple non périssable, la reine avait été bien inspirée. La sœur s'empara de la pierre-simple et la fit disparaître dans sa besace, la remplaçant par une autre qu'elle déposa à côté du corps sans même y penser. Sa priorité maintenant était de conduire cette vie-simple qui recérait l'avenir du royaume à l'abri. Et elle ne voyait que le temple pour cela. Les mères de Bren décideraient quoi faire, et comment l'acheminer au palais en toute sécurité.

Elle pria pour l'esprit de la reine, qu'il trouve la paix et son chemin de mort. Elle pria aussi pour les membres de l'Aimanda tombés – aigles et humains. Après un instant d'hésitation, elle pria également pour les Boghers morts et leurs montures. Après tout, ce n'était pas parce que le roi de Bogh avait décidé de cette attaque que chaque Bogher était condamnable ; que savait-elle de la vie de ces hommes ? Ils étaient pères, frères, fils, et eux aussi allaient manquer à quelqu'un qui les aimait. Probablement qu'aucun d'eux ne prévoyait de mourir ici aujourd'hui...

Le silence avait envahi la forêt. Les êtres-vie et les vies-simple pleuraient la reine. Les combats avaient cessé, cependant, aucun cri de ralliement ou de victoire ne fusait.

Le monde semblait figé. Elle était prête à se remettre en route mais fut stoppée dans son élan par l'esprit de la forêt ; elle avait encore une tâche à accomplir avant de s'en aller. Elle se connecta à un arbre-vie qui lui communiqua un message clair : un homme avait survécu à l'affrontement et elle devait le maintenir en vie. L'arbre-vie lui indiqua comment rejoindre la lumière de l'homme. Elle était si faible ! Guidée par les arbres-vie, elle gagna la petite clairière sans difficulté. Une dizaine de cadavres jonchaient le sol, notamment le corps du jodesar, reconnaissable entre tous par sa stature. Elle s'approcha afin de contempler de près le visage de cet homme imposant.

Il respire ! Difficilement, mais il respire ! Les arbres-vie confirmèrent : il était le seul à avoir survécu à l'affrontement. Son teint gris aurait pu l'effrayer, mais cet homme avait du sang de pierre dans les veines, comme l'indiquait la couleur du sang gris anthracite qui s'épanchait de ses blessures. Étonnamment, le sang de pierre remontait loin dans sa lignée, dilué, improbable à identifier pour les non-initiés, mais bien présent. Une évidence pour elle qui avait erré jusqu'aux Monts d'Airen et côtoyé plusieurs clans de la lignée. Le Bogher qui l'avait ainsi blessé devait être très puissant également : on ne perce pas de la peau de pierre si facilement.

Pendant que son esprit analysait la situation, ses mains s'activaient, répétant des gestes maintes fois exécutés. Elle banda les plaies afin de stopper les saignements, les vrais soins viendraient ultérieurement. La priorité était de le maintenir en vie le temps que les secours le rapatrient. La forêt l'interpella à nouveau, avec un caractère urgent. La sœur se reconnecta à un arbre-vie : il fallait qu'elle éloigne l'homme de la zone des combats et surtout qu'elle le cache aux yeux de tous. Elle en demanda la raison, mais bien évidemment n'obtint aucune réponse. Elle réfléchit.

Le temple était hors de question : trois jours de marche pour elle mais au moins une semaine en traînant un blessé

sur un brancard improvisé à travers la forêt. Il ne tiendrait pas si longtemps. Derrière elle, à environ deux heures de marche, il y avait une ferme. Le couple qui l'occupait lui avait offert de l'eau et des fruits pour la route. Le temps de construire une civière et de revenir sur ses pas, cela lui prendrait environ cinq heures. Le jodesar était un homme solide, il avait une chance de tenir. Sa seule blessure véritablement inquiétante était due au trident planté dans son flanc gauche, un projectile tiré par une arbalète dont les trois têtes étaient profondément fichées dans sa chair. Elle espérait qu'aucun organe ne soit touché. Les points d'impact étaient situés assez près des côtes. Elle agrandit les déchirures de ses vêtements pour étudier la blessure. Profonde... Plus inquiétante encore était la teinte bleu violacé imprégnant les veines et la peau autour du trident.

Les Boghers avaient coutume d'empoisonner leurs armes. Les épées qui l'avaient blessé avaient dû disséminer leur poison dans le corps d'autres soldats au préalable, mais le trident n'avait touché que lui : tout le poison se diffusait dans son organisme. Elle ne pouvait pas l'éliminer maintenant, elle ne disposait pas du matériel nécessaire pour neutraliser ses effets et rien non plus pour nettoyer la plaie ou stopper une hémorragie. Il faudrait qu'il tienne cinq heures, peut-être plus. Le poison aurait le temps de se répandre dans son corps, cela diminuait ses chances de survie. Mais le dewa de la forêt lui ayant confié une tâche, elle ferait son possible pour la mener à bien. Le jodesar avait certainement encore un rôle important à jouer pour que les arbres-vie interviennent de la sorte dans son chemin de vie. De toute façon, sa mission première à elle consistait à préserver la vie et sa vie était en danger. Elle donnerait ce qu'elle avait, et si son désir de vie se révélait suffisamment puissant, il se remettrait. Dans le cas contraire, il mourrait.

Maintenant que son état était stabilisé, elle le prépara en vue d'un long déplacement. Elle hésita un instant puis finit par ramasser son épée et la remettre au fourreau ; les soldats

étaient attachés à leurs armes. La lame courbe mesurait plus d'une demi-toise¹ et son poids devait dépasser le tiers de talent² ; elle ne pouvait la porter qu'à deux mains. Elle lia ensuite deux longues branches ensemble avec les bandages qui lui restaient. Le jodesar mesurait environ une toise et avoisinait les quatre talents ; grand pour un humain, petit pour un membre de sa lignée. Ce ne fut pas simple pour elle de l'installer sur la civière, et encore moins de le traîner à travers la forêt. Elle peina sur le sol inégal, les crevasses, les pentes et les côtes du terrain, tous ces petits obstacles qu'elle avait franchis avec tant de légèreté le matin même.

La forêt avait repris son mouvement et les arbres-vie avaient relayé la nouvelle tragique de la mort de la reine. L'ensemble du royaume serait informé bien avant que le jodesar et elle ne quittent la forêt de Bren. Après une heure d'efforts, alors qu'ils se situaient encore bien trop près de leur point de départ à son goût, elle entendit les aigles de l'Aimanda, à l'ouest de leur position. Les renforts, enfin ! *Pourquoi les arbres-vie n'ont-ils pas souhaité que je te confie à tes hommes ? Tu aurais été pris en charge plus vite, et tu aurais moins souffert avec un transport aquilin... Quel est le problème avec ton armée ?* N'attendant aucune réponse à ces questions qui la taraudaient, elle se remit en route. Elle dut s'arrêter souvent pour boire, reprendre son souffle, détendre ses muscles pourtant rompus à la marche, s'assurer de l'état du jodesar, vérifier que son système de fortune ne laissait pas trop de traces dans la forêt et le cas échéant, les effacer. Elle ne tenait pas à ce que qui que ce soit suive sa piste et les retrouve. Le trajet se révéla un vrai calvaire pour tous les deux ; elle s'y épuisant, et lui souffrant et gémissant jusqu'à ce que la douleur lui fasse perdre conscience. Au moins était-il encore vivant lorsqu'ils arrivèrent en vue de la ferme, en début d'après-midi.

¹ Une toise = environ deux mètres

² Un talent = trente kilos

Elle remarqua tout de suite que quelque chose clochait : à cette heure, les bêtes auraient dû paître dans les prés. Au lieu de cela, elle entendait les chèvres et les moutons protester depuis l'intérieur de la bergerie. Le mari aurait dû travailler dans les champs et sa femme s'affairer à la maison ou dans le petit potager qui la bordait. Or, rien ne bougeait. Elle demanda aux êtres-vie de l'éclairer, sans résultat. C'était fréquent autour des fermes : les humains coupaient, sciaient, arrachaient, sans se préoccuper de s'ils avaient affaire à des êtres-vie ou à des vies-simple.

Ils avançaient à découvert depuis un petit moment. Trop tard donc pour modifier son approche. Si danger il y avait, ils ne pourraient s'y soustraire. Elle n'hésita donc qu'un instant et décida de tirer la civière jusque dans la grange, à l'ombre ; la chaleur était suffocante au soleil. Elle gagna ensuite la maison, frappa à la porte... Seul le silence lui répondit.

La porte n'était pas verrouillée, elle entra. Le corps de l'homme gisait dans un coin de la pièce de vie, un trou béant dans la mâchoire inférieure laissant supposer la course d'un poignard disparu, allant de la gorge jusqu'au cerveau. Mort, sur le champ. Elle découvrit le corps de la femme dans la chambre, sur le lit, la gorge tranchée. Morte elle aussi, vidée de son sang. Assez rapide. Des entailles étaient présentes autour de la plaie, la lame avait dû être maintenue contre le cou pour la menacer. Robe de nuit déchirée et relevée... Violée, à n'en pas douter. Cela, avait sûrement duré plus longtemps. Elle rabaisse la robe de la femme et la recouvrit avec les draps, ouvrit les différents meubles de la chambre jusqu'à trouver un autre drap et en couvrit l'homme. Elle s'occupera des morts plus tard, pour l'instant elle devait s'assurer que le presque mort qu'elle transportait depuis des heures demeurerait dans le monde des vivants.

Un objet en périphérie de sa vision attira son attention. Elle tourna la tête et chercha ce qui l'avait troublée. Il lui

fallut un moment pour comprendre : un jouet ! Un enfant vivait ici ! Elle retourna la maison, appela, cria, regarda dans les placards, sous le lit, personne ! Elle se résolut à fouiller également la grange et la bergerie : toujours rien ! Soit les tueurs l'avaient enlevé, soit il réapparaîtrait dans quelque temps, vivant ou mort.

Priant pour qu'il soit bien caché et en vie, elle retourna auprès du jodesar et tira la civière jusqu'à la maison. L'entrée était surélevée, trois marches seulement...

Enfin, une fois à l'intérieur, elle lâcha avec plaisir le brancard improvisé et commença à débarrasser la table avant de réaliser qu'elle ne pourrait jamais y hisser le jodesar ; elle le laissa donc par terre et démonta la civière. Ensuite elle alluma un feu, mit de l'eau à chauffer, ouvrit tous les pots, bocaux de la cuisine et inventoria les herbes : sauge, thym, angelus, vincrelle... de quoi préparer les onguents qui désinfecteraient et cicatriseraient les plaies.

Restait le poison ; elle abaissa la lèvre inférieure du blessé ; elle virait au bleu : le poison se répandait dans l'organisme, lentement, gagnant tous les tissus. Elle n'avait plus beaucoup de temps.

Elle se rendit au potager ; entre les plants de tomates poussait de l'herbe lilas et à côté des fraisiers, des clochettes d'or. Elle ramassa l'herbe lilas, déracina les clochettes d'or, retourna avec son trésor dans la maison, bloqua et verrouilla la porte d'entrée par sécurité avant de s'atteler à la préparation de l'antidote : écraser les racines des clochettes d'or et l'herbe lilas, mélanger avec de la salive, faire chauffer avec de l'huile et des feuilles de sauge, laisser mijoter. Poussant la table contre le mur, elle dégagea autant d'espace que possible autour du jodesar, toujours inconscient. Glissant la main à travers l'ouverture dissimulée dans la couture de sa robe, elle saisit le poignard attaché à sa cuisse droite et débarrassa le soldat de son uniforme.

Les trois pointes étaient profondément fichées dans le corps. Chaque respiration du jodesar les faisait bouger,

réactivant la douleur. La peau autour de la blessure avait viré au bleu vif.

Il lui fallait tirer d'un coup sec, pour retirer les trois pointes en même temps, et prendre le risque de malmener davantage les organes et les tissus. Tenant fermement le trident de la main droite, elle maintint le jodesar avec sa main gauche et ses genoux et tira. L'homme cria sans vraiment reprendre connaissance. Elle sentit la résistance de la chair qui finit par céder et se déchirer. Le sang fusa : bleu au départ puis violet et enfin anthracite avec des reflets grenat. Elle utilisa les morceaux découpés de la chemise d'uniforme comme compresses et appuya fermement sur la blessure afin d'en limiter le saignement. Concentrée sur sa tâche, elle épongea et nettoya son flanc. Puis elle examina les dégâts internes causés par le trident. Les plaies étaient profondes, d'une longueur de doigt ; l'estomac, gris foncé, était transpercé par les trois pointes. La quantité de sang dans la blessure était stable, pas d'artère ou de grosse veine touchée. Les pointes avaient manqué les intestins, ce qui simplifiait grandement le soin. Au moins, l'homme ne s'empoisonnerait pas lui-même. L'antidote était prêt, elle en versa une bonne quantité, encore tiède, dans les trois orifices. Malgré son inconscience, l'homme se raidit, puis, comme l'antidote se diffusait dans son organisme, il se détendit à nouveau. Elle étala ensuite son onguent désinfectant sur les tissus lésés à l'aide d'une petite spatule et sur la peau, puis pansa la blessure.

Les autres plaies consistaient en de simples estafilades superficielles, sans poison. La cuisse droite, le bras droit, l'épaule gauche. Elle découpa à nouveau des bandelettes dans la chemise, nettoya, désinfecta, recousit avec du fil et une aiguille passés à l'eau bouillante, puis appliqua son onguent cicatrisant avant de panser chacune des blessures. Recoudre n'avait pas été une mince affaire : sa peau était bien plus dure et plus épaisse qu'une peau humaine ordinaire. Enfin, une fois les soins physiques terminés, elle

prononça les sons de guérison, une mélopée de syllabes dont les vibrations favorisaient la cicatrisation. C'était la fin de l'après-midi. Elle avait accompli tout ce qu'il fallait dans l'immédiat. Maintenant, elle ne pouvait que surveiller sa température, la dégradation du poison et éviter les infections. Concernant l'estomac, soit il se réparerait seul soit le jodesar mourrait. La suite lui appartenait : son désir de vie serait-il assez fort pour contrer son désir de mort ?

Elle lui humecta les lèvres, le couvrit d'un drap propre, but à son tour, se nettoya du sang de l'homme qui couvrait sa peau et sa robe, et s'allongea sur le sol à côté de lui. Les cinq heures de marche dans la forêt en tirant la civière l'avaient éreintée. Délicatement, elle caressa la pierre-simple dans sa besace, chargée du pouvoir de la reine, de sa mémoire, et de quoi d'autre encore ? L'avenir du royaume reposait dans sa main. Sans cette pierre-simple, pas de nouvelle reine, et d'après les croyances de l'ordre d'Iphysis et du peuple ygdrene, fin du royaume et de toutes les formes-vie qui le constituaient. Toutes les créatures étaient reliées et au centre de cette pulsion de vie, le feu de vie de la reine et son pouvoir millénaire. La sœur ne pouvait plus vraiment considérer le réceptacle comme une pierre-simple d'ailleurs, car elle percevait, comme à travers un voile, la vie-lumière qui l'habitait.

Elle avait récupéré la pierre, cependant la forêt lui avait confié l'homme. Elle était attendue au temple, mais la reine était morte et les Boghers volaient dans le ciel d'Ygdren. Qu'était-elle censée faire maintenant ? Dans quelle direction aller ?

D'épuisement, elle sombra dans un demi-sommeil. Les coups frappés à la porte la ramenèrent au présent en un instant.

— Dona ! Elem ! C'est moi ! Qu'est-ce que vous fabriquez ? Ouvrez la porte ou je garde Khalen quelques nuits de plus !

Une voix de femme. Elle se releva et se dirigea vers la porte, la dégagea puis l'entrouvrit avec la main gauche, son poignard dissimulé dans la main droite.

— Qui êtes-vous ? s'insurgea la femme.

Puis avisant la robe noire de son interlocutrice et sa ceinture tressée de fils orange et noirs, elle s'inclina et reprit plus calmement :

— Pardonnez-moi ma sœur, je ne vous avais pas identifiée. Où sont Elem et Dona ? Pourquoi les animaux ne sont pas sortis ?

— Je suis navrée, j'ai une triste nouvelle pour vous. Ils, ...des brigands sont passés ce matin, ils sont morts.

— Non, non, NON ! cria la femme. Elle bouscula la sœur et entra en trombe dans la maison.

Cette dernière se remercia d'avoir pris le temps de couvrir les corps.

La femme tenait par la main un petit garçon d'environ huit ans que la sœur eut juste le réflexe d'attraper et de garder contre elle. Autant lui épargner ce triste spectacle.

— Khalen, c'est ça ?

Le garçon opina.

— Je suis soulagée que tu réapparaisses et que tu sois sain et sauf. Je t'ai cherché tout à l'heure.

— J'ai dormi chez mamie Marat et papi Ysem cette nuit. Papa et maman, ils sont vraiment morts ?

— Oui, je suis désolée. Mais toi tu es vivant, et c'est tout ce qui compte pour le moment. Va donner à boire et à manger aux animaux ; ils ne sont pas sortis aujourd'hui. Puis cours chercher ton grand-père et ramène-le ici. Marat, un mot s'il vous plaît.

Le garçon s'exécuta. Marat avait vu la femme dans le lit. Elle revenait de la chambre les lèvres serrées : elle avait compris. Elle n'avait pas encore prêté attention au jodesar. Pour l'instant, tout ce qu'elle avait remarqué, c'est qu'il ne s'agissait pas de l'homme de la maison.

— Où est mon fils ?

La sœur lui désigna le drap dans le coin de la pièce. Marat contourna la table, s'agenouilla, prit son fils dans ses bras et pleura. Puis, elle se redressa et revint vers elle.

— Que s'est-il passé ?

— Je l'ignore. Ils m'ont offert eau et nourriture hier soir. Quand je suis partie ce matin, je n'ai rien relevé d'anormal. En revenant un peu après midi, je les ai découverts ainsi.

— Ont-ils souffert ?

— Sa mort à lui a été instantanée. Sa mort à elle un peu plus lente, mais sans douleur. Ce qu'ils lui ont fait subir avant de la tuer en revanche... Ils ont probablement tué votre fils en premier, pour ne pas avoir à le surveiller.

— À moins qu'ils l'aient forcé à assister au spectacle.

— Dans ce cas, son co... il serait dans la chambre lui aussi.

— Est-ce l'un d'eux ? demanda la grand-mère en désignant le jodesar.

— Non. Il s'agit d'un soldat qui s'est battu contre des Boghers à deux heures de marche d'ici. C'est pour cela que je suis revenue, pour le soigner.

— Vous avez du mérite ; vu son gabarit, ça n'a pas dû être simple de le transporter jusqu'ici. Qu'est-ce que des Boghers fabriquent si loin dans nos terres ? C'est la guerre ?

— Attendons votre mari, je vous dirai tout ce que je sais.

— Il va s'en tirer ?

— Je l'espère. Pour l'instant, il est stable. Nous pourrions profiter de ce temps qui nous est donné pour nous occuper de votre fils et de son épouse, afin que vous puissiez tous leur rendre hommage.

Marat opina et les deux femmes se mirent au travail. Déshabiller les corps, les laver, les rhabiller avec des vêtements propres, dissimuler au mieux les blessures, enlever le sang, tout ce sang sur le sol, dans les draps, dans les cheveux, sous les ongles... Les allonger, sur le lit, dans des draps propres, côte à côté... La sœur récita la prière aux

morts et elles prièrent ensemble pour que les âmes des défunt trouvent leur chemin.

Marat était une femme d'une cinquantaine d'années, les cheveux grisonnants. En bonne santé. Une vie simple de dur labeur l'avait fatiguée, cependant la région était prospère et les habitants s'en ressentaient. Dans certaines parties du royaume, plus à l'ouest, les quinquagénaires représentaient la majorité des anciens du village et la santé y était plus fragile. Marat était encore une belle femme et le resterait sans doute jusqu'à son dernier souffle. Le bonheur a ceci de magique qu'il rend ceux qui vivent en sa compagnie magnifiques aux yeux des autres. Marat s'était mariée très jeune avec Ysem, avant son service, car ils s'aimaient déjà énormément. Après avoir élevé deux fils et regardé grandir leur petit-fils, ils s'aimaient toujours autant, sinon davantage. La grand-mère ressentait le besoin d'exprimer sa tristesse et elle parla de son fils Elem et de son épouse Dona jusqu'à ce que Khalen revienne avec son grand-père. L'homme frappa à la porte et demanda la permission d'entrer avec le gamin. Il se dirigea vers sa femme et l'enlaça tendrement. Enfin, avec l'enfant, ils pénétrèrent tous les trois dans la chambre et y restèrent le temps de se recueillir.

De retour dans la pièce de vie, Marat reporta son attention sur la sœur, attendant ses explications ; son mari semblait triste mais son regard débordait de gratitude car le couple avait été respectueusement préparé, tandis que les yeux du petit garçon exprimaient toute la détresse du monde. Il s'agrippait à ses grands-parents comme un naufragé à son radeau.

Ysem remarqua enfin l'homme allongé par terre et en resta bouche bée. Lui, l'avait reconnu !

La sœur prit la parole la première.

— Il y a eu un affrontement ce matin, entre l'Aimanda et des Boghers. La reine est tombée, le jodesar est tombé, ainsi que tous ceux qui ont pris part au combat, Ygdrenes comme

Boghers. Les arbres-vie me l'ont confirmé. Nul n'en a réchappé en dehors de cet homme.

Ysem voulut intervenir, afin de corriger l'erreur de la sœur au sujet du jodesar, mais elle l'arrêta d'un geste.

Marat en profita.

— Que voulez-vous dire par « la reine est tombée » ?

— Qu'elle est morte. Mais tout n'est pas perdu, ajouta la sœur rapidement devant leur air affolé. La reine Agra a eu le temps de transférer sa vie-lumière dans une vie-simple, que j'ai dissimulée dans la forêt. Quand cet homme sera remis, nous récupèrerons la vie-simple, nous nous rendrons au palais et nous organiserons la passation.

— Alors c'est la guerre ?

— Je l'ignore. Ce qui es sûr, c'est que nous vivrons des temps troublés durant les semaines à venir. Pour notre sécurité à tous, il est vital que personne ne découvre que cet homme a participé aux combats.

Elle insista sur ces derniers mots en fixant Ysem.

— Il n'y a ici ni sœur ni soldat ; pour tous, nous sommes Emi et Samenon, un couple de citadins agressés sur la route de l'est que vous avez gentiment recueillis. Sommes-nous d'accord ?

Les deux adultes et l'enfant opinèrent. Après un instant de silence, Marat lança :

— Alors il faut vous changer, tous les deux, et brûler vos vêtements trop reconnaissables. Ysem, rends-toi chez Benar et emprunte-lui un pantalon et une chemise. Vous, vous devriez entrer dans les robes de Dona.

— Je vous remercie.

— Marat, va prévenir le chef du village, qu'il organise les funérailles des enfants. Emmène Khalen avec toi. Ensuite rentrez à la maison. Je vais chercher les vêtements pour... Samenon et je vous rejoins. En attendant mon retour, ma sœur, changez-vous et brûlez vos vêtements à tous deux.

— Ysem, je sais que les villageois voudront rendre hommage à votre famille, mais je ne pourrai les laisser entrer et regarder *mon mari* étalé par terre de la sorte. Vous comprenez ?

— Je comprends. Je le leur dirai.

— Merci.

Oui, il a compris. D'autres pourraient également le reconnaître. Le secret est indispensable tant que nous ne comprenons pas ce qui se passe vraiment. D'une manière ou d'une autre, nous devons apprendre où nous en sommes avec les Boghers et comment se réorganise la défense du royaume en l'absence de la reine et du jodesar. Et pourquoi sa survie doit demeurer secrète. Les défenses doivent tenir ! Si les Boghers nous envahissent, c'en est fini de notre façon de vivre.

Chacun partit de son côté et s'affaira à la tâche qui lui était assignnée. La soeur raviva le feu et brûla l'uniforme du jodesar. Dans ses protège-poignets et protège-tibias en cuir, dans sa veste et son ceinturon, elle récupéra des dagues et des poignards aux lames plus ou moins longues et effilées ; elle les enveloppa dans un torchon en attendant de pouvoir les cacher. Elle prit un temps pour observer le soldat tout en s'assurant de son état.

Jamais elle n'avait croisé de membre de la lignée des sangs de pierre en dehors des Monts d'Airen. Les guerriers d'Airen vivaient loin dans les montagnes du Sud, à la frontière avec Faeladorien. Comme ils se déplaçaient peu et vivaient entre eux, la lignée se renforçait en eux, leur peau avait l'apparence du granit et la texture granuleuse de la pierre. Le jodesar semblait une exception ; sa peau paraissait presque humaine. Seule sa teinte gris clair laissait supposer des origines minérales.

Son état était stable, il dormait et accumulait de l'énergie, étape nécessaire à la régénération des tissus. Le bleu autour de la plaie semblait moins prononcé mais l'empreinte sur sa peau paraissait plus étendue. La muqueuse de ses lèvres en revanche était toujours bleutée. L'action de l'antidote était

lente chez cet homme, comme l'était la diffusion du poison. Un métabolisme ralenti. Une chance ! Il serait certainement déjà mort sans ses origines minérales. Comment réagira-t-il à son réveil, en prenant conscience de son échec ? La reine était sous sa protection et elle était morte. Le royaume était sous sa protection et il était désormais vulnérable. L'armée et le pouvoir central décapités, qui organisait la défense du pays ? Comment le royaume pouvait-il fonctionner sans reine ?

Elle soupira et le recouvrit avec le drap, glissant un oreiller sous sa tête. C'était tout ce qu'elle pouvait faire pour lui en cet instant. Elle dissimula épée et fourreau dans un linge et les glissa entre le sommier et le matelas du couple défunt. Après réflexion, elle y déposa également le torchon contenant les lames, ainsi que la pierre-simple. Peu importait aux défunts que le lit soit confortable ou non, et personne n'irait le fouiller tant qu'ils l'occuperaient. Puis elle ouvrit l'armoire de Dona, choisit une robe de coupe simple, vert foncé, dont elle pouvait s'accorder, et jeta au feu sa robe noire à capuche ainsi que sa ceinture tressée de fils orange et noirs. C'était un peu idiot au vu de la gravité de la situation, mais brûler sa ceinture lui serra le cœur. Après réflexion, elle extirpa de sa besace sa cape verte et la jeta dans les flammes également. La cape permettrait tout aussi bien que la robe de révéler son appartenance à l'ordre.

Enfin, elle prit quelques instants pour pleurer la reine et le couple qui l'avait accueillie si chaleureusement la veille puis somnola jusqu'au retour d'Ysem. Elle se sentait épuisée.